

Dans un premier temps, nous pouvons nous débarrasser d'un grand poids ; car, quand nous sommes en présence du beau, nous le savons. C'est incontestable, ça prend aux tripes, ça nous fait vibrer, ça peut donner lieu à un choc esthétique dans les cas les plus extrêmes. Ce qui signifie que quand le beau n'est pas là... On le sait de suite aussi. C'est aussi binaire que ça. C'est-à-dire que si cela ne nous saute pas aux yeux, il faut recommencer. Toi, tu vis, toi, tu meurs, toi, tu vis, toi, tu meurs. Peut-être que la quête du beau consiste simplement en la quête de ne pas faire de laid. C'est sans cesse essayer. Le seul moyen de n'avoir aucune chance de produire du beau, c'est de ne pas produire. Ne pas produire, c'est renoncer à l'humilité de l'étudiant ; renoncer à l'humilité de l'étudiant, c'est être sûr de soi. Être sûr de soi, c'est arrêter son point de vue quelque part. Ce quelque part, c'était peut-être il y a 10 ans.

Être sûr de soi, c'est être has-been, ou lâche, au choix. La création est un laboratoire, une tentative de faire mieux qu'avant. C'est pour cette raison que des idées mettent des années avant d'être potables.

« On fait comme si l'idée de l'œuvre d'art, du poème, la pensée fondamentale d'une philosophie, tombait du ciel comme un rayon de la grâce. En réalité, l'imagination du bon artiste ou penseur produit constamment du bon, du médiocre et du mauvais, mais son jugement, extrêmement aiguïté, exercé, rejette, choisit, combine. »

Nietzsche, Humain, trop humain

Alors ne vous arrêtez pas de créer, essayez et naturellement les bonnes idées se détachent.

3.4 / Les mots comme outils face à l'érosion de l'illusionnisme

La télévision et Internet érodent peu à peu l'estime du public pour la prestidigitation, car ils y sont trop exposés. C'est un processus très lent, mais bien réel. Laissez-moi vous montrer comment les mots peuvent nous permettre de contourner cette érosion.

Notre façon de concevoir la prestidigitation aujourd'hui rentre dans la dynamique de la société de consommation, de rapidité et d'un temps d'attention réduit au minimum. Pour caricaturer nous pouvons dire que le but est de frapper "Vite, Fort et Plusieurs fois". Cette façon de faire, a réussi à pénétrer la société actuelle à toutes les échelles (notamment grâce à la télévision et à Internet). Elle permet aussi d'avoir de la visibilité sur les réseaux sociaux. Dans la société hyperconnectée dans laquelle nous vivons, cette visibilité permet d'avoir une crédibilité sociale, de pérenniser un business, d'être pris au sérieux, et beaucoup d'autres choses qui font que c'est une donnée qui pèse sérieusement dans la

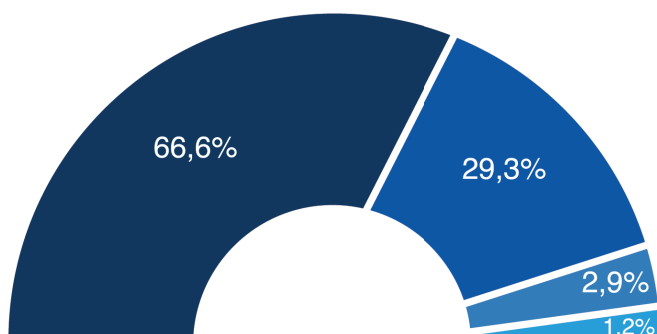
balance. Ça impressionne parfois même plus qu'un tour de magie de voir que quelqu'un a 10 000 abonnés. Autant dire qu'il a été assez rapide pour que la méthode devienne très contagieuse : entre la possibilité d'étonner et de gagner du blé, c'est normal de se retrouver avec des TikTok d'illusionnisme sans saveur ni consistance. Le "Vite, Fort et Plusieurs fois" est nettement moins exigeant en termes de créativité que le beau, et puisque le public répond positivement à cette manière de procéder, la définition de la magie s'est peu à peu transformée pour devenir quelque chose comme ça : « La magie, c'est la pratique et la répétition d'un enchaînement de techniques et de principes qui amène les spectateurs à déformer leur perception du réel. » En gros : la magie, c'est ce que je fais. Vous vous en doutez je suis en parfait désaccord avec cette définition, car elle pose un problème majeur qu'il n'est pas difficile de conceptualiser :

Quand je suis arrivé à Strasbourg, je me suis retrouvé devant la cathédrale. Magnifique, merveilleuse, intense, gigantesque. C'était magique. Aujourd'hui, ça fait 10 ans que je suis dans cette ville. Je passe presque tous les jours devant ce bâtiment ; est-il difficile d'imaginer que je ne ressens plus le même émerveillement que la première fois ? Je ne crois pas. Mon sentiment magique vis-à-vis de ce monument s'est érodé parce que j'ai été très exposé à lui.

Je vous laisse tirer le parallèle avec l'illusionnisme. À l'époque de Vernon, on parlait d'un mec aux États-Unis, qui apparemment faisait des choses folles avec des cartes dans des bars. Le rencontrer était un moment sacré et privilégié. Nous sommes passés du moment sacré au scroll, et donc à une surexposition des spectateurs à notre art. Il serait d'ailleurs intéressant de savoir exactement à quelle fréquence ils en voient, non ? Ça tombe bien :

Combien de fois par semaine (environ) voyez-vous de la magie sur les réseaux sociaux ? Jamais / 1-2 fois par semaine / 3-5 fois par semaine / + de 5 fois par semaine

— Jamais — 1-2X/ Semaine — 3-5X/ Semaine — + de 5X/ Semaine



Rendez-vous compte, 33,5 % de la population voit au moins 52 magiciens par an. Comment voulez-vous que le sentiment ne s'érode pas peu à peu ?

Par ailleurs, cela a un autre impact, ça a altéré la demande événementielle. Laissez-moi vous décrire une soirée corporate classique en 2025 : arriver à un évènement ; taper vite, fort et plusieurs fois ; changer de groupe ; envoyer une facture ; ne pas se faire payer ; envoyer les avocats ; gagner l'argent qu'on a récupéré au tribunal ; s'en servir pour payer les avocats ; bouffer des pâtes.

C'est très bien, c'est ce qui fonctionne et qui permet à beaucoup de confrères professionnels (dont moi) de payer le loyer honnêtement, mais franchement... où est la noblesse de notre art ? Comment la retrouver ? Dans un monde où les spectateurs sont tellement éduqués à l'illusionnisme que nous ne pouvons même plus leur enlever de la tête qu'il y a un truc, comment pouvons-nous faire ?

La réponse est simple : du mentalisme. Si vous en avez déjà fait, vous avez forcément constaté la différence de réaction de la part de vos spectateurs. Ils deviennent fous. Parce que nous exauçons leur besoin égotique qu'on s'intéresse à eux, et qu'ils n'ont aucune prise sur ce qu'il se passe. Le sentiment magique le plus véritable que nous pouvons traquer aujourd'hui se trouve dans cette branche de l'illusionnisme, ainsi que dans toutes ses sous-familles.

Rappelons nous de ce que Bob Cassidy écrivait dans *L'art du mentalisme 2* :

« Le mentalisme pur produit exactement le même effet que ce que j'appellerais la « magie pure », très directe et apparemment impromptue. Beaucoup de spectateurs peuvent croire qu'ils ont assisté à de la magie pour de vrai. La magie mentale et la plupart des spectacles de magie quant à eux apparaissent à l'évidence comme des illusions ou des effets spéciaux, intéressants sur les plans visuels et intellectuels mais néanmoins généralement perçus comme des tours de magie. [...] Le mentalisme et la magie mentale sont donc des formes de divertissement distinctes, ne suscitant pas les mêmes perceptions ni les mêmes réactions du public. »

Notre outil le plus efficace pour atteindre la magie et sur lequel notre auditoire n'a aucune prise s'appelle (roulement de tambour...) le mentalisme.

Et le cœur du mentalisme, c'est le mot.

Je reformule : notre outil le plus efficace pour atteindre la magie et sur lequel notre auditoire n'a aucune prise s'appelle (roulement de tambour...) le mot. C'est peut-être l'arme la plus subtile et la plus puissante que nous ayons. Plus

que nos cartes, nos foulards ou nos techniques de détournement d'attention. Le mot, lui, agit sans qu'on puisse le bloquer. Il glisse directement dans l'imaginaire du spectateur. Il colore sa perception, guide sa lecture, insuffle une direction à ce qu'il ressent. Le mot précède même souvent l'effet. Il l'encadre, le prépare, le prolonge. Il n'est pas un simple habillage, une décoration ajoutée après coup : il est la structure invisible qui donne du sens à ce que l'on montre.

Le mot touche là où la technique ne peut pas aller. Il donne un nom aux émotions. Il évoque plutôt qu'il ne démontre. Il invite à croire, à ressentir, à se souvenir. Là où un geste peut être analysé, disséqué, soupçonné, un mot bien placé, bien pesé s'infiltré. Il ne laisse pas de preuve. Il ne laisse que des impressions. Et dans ces impressions, il y a de la magie.

D'ailleurs, dans le mentalisme, tout est langage. Quand on lit dans les pensées, ce n'est pas l'effet technique qui bouleverse le spectateur, c'est l'idée qu'on a su trouver les bons mots, ceux qui décrivent son monde intérieur. En ce sens, le mentalisme est une magie du langage. Une magie des idées. Et ce qui est beau, c'est que ces idées n'ont pas besoin d'être spectaculaires pour être puissantes. Elles doivent juste être justes.

Rien ne pèse plus qu'un mot vrai au bon moment.

Et c'est là toute notre force : le spectateur peut anticiper un mouvement, surveiller un objet, se méfier d'un tour... mais il ne peut pas bloquer un mot qui le touche. Il peut se protéger de la surprise, mais pas de la poésie. Il peut douter d'un effet, mais pas d'une phrase qui résonne en lui.

Voilà pourquoi, dans la quête du beau en magie, le mot est notre allié le plus fidèle. Et peut-être le plus dangereux, aussi. Car il peut trahir ou sublimer. Il peut faire fuir, ou faire pleurer. À nous de choisir ce que nous voulons en faire

LES OGRES

Description de la routine :

Il vient de raccrocher avec sa mère. Le sang lui monta aux joues, il sentit des picotements sur son cuir chevelu. « C'est ton père... Il vient de partir. » Il y a toujours une prévenance pour parler de la mort. Alors que dans la situation de son père, la mort, elle, est une prévenance aux souffrances interminables que lui a infligées la maladie. La vie venait de s'arrêter définitivement pour son père, et pendant quelques heures, la sienne aussi. Il s'assit à une terrasse de café pour comparer son immobilité interne à la vie extérieure. Les gens se pressent, marchent, courent, tombent. La société continue de vivre apparemment. Les souvenirs, évidemment, les images de son père, les phrases aussi. Il se revoit enfant, à vouloir lui dire je t'aime, et à ne pas oser par pudeur. Lui non plus ne le faisait jamais. En y repensant, il n'a jamais entendu un « je t'aime » venant de son papa. Et il se revoit plus tard, au collège, puis au lycée et jusqu'à aujourd'hui avec sa difficulté à le dire. Je t'aime. Ça paraît simple comme ça. Mais il est terrifié à l'idée de le dire, et lui ne rêve que d'une chose. L'entendre. Le voile vient, bien malgré lui, de se lever sur quelque chose de gros. Son traumatisme lié au fait de dire « je t'aime », vient du fait que son père ne le lui a jamais dit. Une phrase qu'il n'a pas entendue et qui prend beaucoup plus de place que celles qu'on lui a dites. Il repense à cet homme dont il était fou amoureux, mais qu'il a préféré fuir parce que cette émotion était trop grande pour lui. Il repense à sa grand-mère qui lui a dit « je t'aime », et lui, immobile devant elle à ne pas savoir quoi dire. Il repense à son désamour pour son propre corps et à son incapacité à ne pas le voir comme une chose flasque et indigne de tout intérêt. Et il comprend enfin pourquoi, quand il est en couple, il s'engage aussi fortement. Il sait pourquoi il chérit tant ses amis aujourd'hui, il réalise que les qualités qu'il a développées à la suite de cela, comme une réaction chimique, ont fait de lui ce qu'il était. Il saisit enfin la déflagration de l'absence de cette phrase dans son enfance. Il paie son café et décide de marcher dans la rue, sans trop savoir par où aller. Il prend les petites rues vides, celles qu'il n'emprunte pas d'habitude, et sur un mur, un petit sticker qui le fait s'arrêter. Inscrit dessus, un numéro de téléphone et une phrase : « Laisse-lui un message vocal ! » Il s'empare immédiatement de son téléphone et compose le numéro, le répondeur sonne tout de suite. Il entend alors une voix d'enfant, qui lui donne un conseil dont il se nourrira pour le reste de sa vie.

Quelques jours plus tard, il s'est retrouvé seul face à la tombe de son père. Et pour la première fois, il lui a dit « je t'aime ». Et il peut le jurer, quelqu'un lui a répondu.